DE

N° 89.

L'INFLUENCE DE L'UTÉRUS

A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE LA VIE DE LA FEMME,

ET SPÉCIALEMENT PENDANT LA GROSSESSE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 mai 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JEAN-JOACHIM LECOCQ, de Versailles,

Département de Seine-et-Oise;

Ancien Élève des hôpitaux et hospices civils de la ville de Paris.

Propter solum uterum mulier est, id quod est.
VAN-HELMONT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13
1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Président*.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Examinateur*.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur*. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER, *Examinateur*. DUPUYTREN, *Suppléant*.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gieret.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte), *Suppléant*.	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Examinateur*.
Dance.	Ratheau, *Examinateur*.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

A MA MÈRE.

Témoignage de la plus profonde reconnaissance, pour tous les sacrifices qu'elle a faits pour mon éducation.

A MA SŒUR L.-Em.

Amitié inaltérable.

J.-J. LE COCQ.

DE MON PÈRE.

A MA MÈRE.

DE

L'INFLUENCE DE L'UTÉRUS

A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE LA VIE DE LA FEMME,

ET SPÉCIALEMENT PENDANT LA GROSSESSE.

La matrice, organe piriforme, est située dans le petit bassin, derrière la vessie, devant le rectum, au-dessous des circonvolutions de l'iléum, au-dessus du vagin. Sa situation est oblique, de sorte que son fond est en haut, un peu en arrière, et son col en bas et un peu en devant. Le corps présente une cavité, laquelle a trois orifices, deux supérieurs qui correspondent aux trompes, et un inférieur qui communique dans le vagin. Le col a la forme d'un museau de tanche, dont il tire son nom; il présente une ouverture transversale; c'est le troisième orifice dont nous venons de parler.

La matrice est fixée aux deux côtés du bassin par deux replis du péritoine, nommés *ligamens larges;* d'autres ligamens concourent à maintenir ce viscère dans sa situation, ce sont les *ligamens ronds*, le *ligament antérieur* et le *ligament postérieur.*

Cet organe, comme tout le monde le sait, est destiné à recevoir, conserver, et expulser à temps le produit de la conception. *Swammerdam* le décrit sous le nom de (*miraculum naturæ*); il est, en effet,

on ne peut plus admirable par sa texture, ses rapports nombreux, ses différentes connexions, et les changemens étonnans qu'il est susceptible d'éprouver.

L'utérus modifie singulièrement les différentes époques de la vie de la femme. Jusqu'à son développement, c'est-à-dire avant la puberté, rien que le sexe ne distingue la jeune fille du jeune garçon; même grâce dans les formes, dans les manières, même prédominance lymphatique; la peau est blanche; le tissu cellulaire, aussi abondant de part et d'autre, donne aux formes les mêmes rondeurs; le caractère est aussi à peu près le même. Si la jeune fille paraît moins agitée, moins turbulente dans ses jeux, l'éducation et la surveillance des mères paraissent seules en être la cause; et si ces soins viennent à lui manquer, on voit bientôt qu'elle ne le cède en rien au jeune garçon pour la pétulance et la hardiesse de ses mouvemens.

A mesure que la puberté approche, tout en elle change; à cette naïveté, à cet abandon dans sa manière d'être, succède une espèce de timidité, d'observation continuelle sur elle-même; elle devient rêveuse, cherche la solitude; ses formes extérieures changent, le bassin s'agrandit, les seins se développent, la peau devient rosée; certaines parties brunissent, se couvrent de poils, l'embonpoint augmente, les formes se dessinent avec plus de grâce, et, pour me servir de l'expression de *Roussel*, la femme arrive à l'époque de son triomphe. Alors les goûts changent, les passions s'emparent de son cœur; ces passions, en rapport avec sa constitution, sont douces : l'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent, et chacun sent, dit encore *Roussel*, qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaîté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier à des passions haineuses et violentes.

Quel contraste chez les femmes dont l'utérus tarde à se développer! elles conservent les goûts, les manières de l'homme. Cet organe

n'est pas le siége exclusif de la sensation que fait éprouver l'acte du mariage; mais on peut assurer qu'il en est le principal. Des observations bien authentiques ont prouvé que les femmes chez qui cet organe manquait n'éprouvaient nullement les douceurs attachées au devoir conjugal ; on voit même qu'elles n'ont présenté qu'un petit nombre des caractères ordinaires à la femme, telle que la menstruation; leur physique et leur moral différaient beaucoup de celui des autres personnes de leur sexe; on les a vues partager exclusivement les inclinations du nôtre, aimer la chasse, les chevaux et les armes, tout ce qui constitue le caractère de l'homme, et se conserver dans l'état de virginité, sans doute par défaut de passions; car il a été reconnu qu'elles n'avaient point de désirs pour la copulation, qu'elles en étaient, au contraire, bien éloignées par goût (*Baudeloque* cite un exemple de ce genre); et il reste encore à savoir si un grand nombre d'héroïnes, dont nous conservons les hauts faits dans l'histoire, si ces femmes extraordinaires, qui se sont tant éloignées des goûts et des inclinations de leur sexe, n'étaient vraiment pas dépourvues de cet organe. Il est probable qu'il était au moins dans un mode de développement si peu prononcé, qu'il n'était pas sorti de l'inertie dans laquelle il avait été plongé pendant l'enfance.

Si nous jetons un coup-d'œil sur la femme à l'époque de la cessation menstruelle, nous ne sommes pas moins surpris des changemens qui surviennent. Elle se rapproche de l'homme; la graisse, le tissu cellulaire diminuent, les mamelles se flétrissent, les os font plus de saillies, la voix change, et prend le timbre de celle de l'homme ; chez quelques-unes, tandis que les poils des diverses parties du corps tombent, il leur en survient au menton.

Les changemens du moral ne sont pas moins remarquables; habituée jusqu'alors à dominer l'homme par ses charmes, avec l'adresse toutefois de lui laisser l'apparence d'être le maître, la femme, alors contrariée dans ses désirs, ses volontés, devient opiniâtre; elle a perdu les armes dont elle faisait usage, elle semble supporter avec

peine cette domination. Mais hâtons-nous de le dire, la femme, faite pour plaire, fait une étude particulière de cet objet; l'éducation corrige ses légers défauts, et ne nous semble-t-il pas qu'elle nous plairait moins si elle ne les avait pas, par cette seule raison qu'elle s'éloignerait de son sexe?

Telle est, en peu de mots, l'influence de l'utérus sur le moral et le physique de la femme. *Hippocrate* n'a donc pas dit sans raison que *la femme est toute entière dans l'utérus*, puisque, lorsque cet organe cesse ses fonctions, elle semble n'être plus du même sexe.

DE LA GROSSESSE.

La copulation ayant eu lieu, la conception s'effectuant, la grossesse existe.

La grossesse est donc l'état de la femme, depuis le moment où elle a conçu jusqu'à l'époque de l'accouchement.

La grossesse se distingue en *vraie* ou en *fausse*, en *utérine* et en *extrà utérine;* cette dernière en reconnaît de quatre espèces, suivant que le fœtus se développe, ou dans l'ovaire, dans la trompe, dans la cavité péritonéale, ou bien dans les parois mêmes de la matrice.

Mon but n'étant pas de parler en détail de la grossesse, mais bien de l'influence qu'elle exerce sur les fonctions; je n'indique ici ces variétés de grossesse que pour rappeler qu'elles existent.

L'observation la moins attentive a suffi pour remarquer de tous temps l'influence de l'utérus sur l'organisme en général. Les auteurs les plus anciens en ont fait mention; j'ai déjà exposé cette influence avant la puberté, pendant la puberté, et après la cessation menstruelle; je vais spécialement la considérer pendant la grossesse.

Pendant toute la durée de cette nouvelle fonction, des changemens

nombreux surviennent; l'utérus semble, comme on l'a dit, régner en despote; le physique et le moral de la femme sont soumis à son influence, toutes les fonctions en reçoivent une impression assez forte quelquefois pour appeler des désordres dans les organes destinés à les accomplir et constituer de véritables maladies. Il n'est pas jusqu'à certaines affections qu'elle semble modifier, spécialement les maladies chroniques. Qui n'a remarqué, par exemple, la phthisie pulmonaire chez les femmes enceintes? La grossesse ne s'est pas plutôt déclarée, que les symptômes s'amendent, la malade ne tousse plus, ou que très-peu, l'embonpoint reparaît; la maladie semble avoir disparu, chacun applaudit à cet heureux changement; mais le médecin ne se laisse point abuser; il ne s'étonne pas, après l'accouchement, de voir les symptômes reparaître plus alarmans que jamais, et la malade ne pas tarder à succomber.

Très-peu de femmes meurent quand elles sont enceintes (dit M. *Capuron*), et la probabilité de la vie semble augmenter avec la grossesse.

Ce court exposé suffit, je crois, pour faire sentir l'influence de l'utérus sur les fonctions pendant la grossesse. Je vais d'ailleurs interroger, chacune à leur tour, ces fonctions, et exposer les modifications qui sont le résultat de son influence.

L'ordre que je vais suivre sera celui de *Bichat*. Les fonctions, suivant ce célèbre anatomiste, sont de deux ordres, savoir : fonctions de conservation de l'individu, et fonctions de reproduction ; cette seconde classe je la laisse de côté; je n'aurai à parler que de la première, qu'il subdivise en *animales et en organiques*.

Les *fonctions animales* sont : les sensations, l'entendement, la locomotion et la voix.

Les *fonctions organiques* sont : la digestion, la respiration, la circulation, les exhalations, l'absorption, les sécrétions, la nutrition et la calorification.

FONCTIONS DE LA VIE ANIMALE.

1^er^. GENRE. *Des sensations.*

Il n'en est presque aucune qui ne soit plus ou moins modifiée pendant la grossesse. Toutes sont loin cependant de l'être au même degré.

Le tact n'a point de rapport sympathique spécial avec l'utérus. Chez quelques femmes grosses il présente de légères modifications; mais en cela il ne répond qu'à l'exaltation générale où se trouvent alors toutes les autres sensations. Ses aberrations sont plutôt des modifications de la sensibilité que du tact lui-même.

En effet, certaines femmes, dans un état d'orgasme et de susceptibilité extrême, accuseront de la douleur au moindre attouchement; la chaleur et le froid seront diversement perçus et supportés; c'est enfin, comme nous allons le voir, de cette exaltation de la sensibilité animale que vont découler les erreurs des autres sens, que nous avons à examiner.

La vue et l'ouïe peuvent être envisagées toutes deux à la fois. Aux mêmes époques, sous les mêmes influences, ils vont nous offrir des modifications du même genre. En effet, la vue, dans les quatre premiers mois de la grossesse, en raison de l'exaltation du système nerveux, devient d'une très-grande sensibilité; quelques femmes fuient la lumière, la moindre clarté les blesse; si leurs regards s'attachent sur des couleurs vives, la rétine en reçoit une impression qu'elle conserve long-temps après que cet objet a été écarté de leurs yeux. Plus tard, d'autres changemens surviennent; mais ils sont le produit de la congestion du cerveau : ce sont des éblouissemens; les femmes croient voir tourner au tour d'elles les corps qui les environnent; il leur semble, par moment, voir s'agiter des étincelles devant leurs yeux.

L'*ouïe* présente, sous la dépendance des mêmes causes et aux mêmes époques, des modifications analogues : vers les premiers mois, la femme est contrariée du moindre bruit ; le son d'un instrument qu'elle aimait auparavant lui déplaît ; un effet semblable à celui que j'ai relaté pour la vue lui arrive : certains sons semblent la poursuivre, bien qu'on ait cessé depuis long-temps de les produire. Quant aux autres phénomènes de la pléthore, ils se bornent à quelques étourdissemens, tintemens et sifflemens dans les oreilles.

Au rapport de *Goubelly*, plusieurs femmes qui auraient perdu l'ouïe l'auraient recouvrée à l'époque de leur grossesse.

L'odorat. Ce sens se distingue par ses graves dérangemens : ce ne sont plus de simples modifications d'exaltation ou de faiblesse, mais de véritables dépravations ; ainsi, telle odeur que la femme recherchait avant la grossesse, depuis ce moment lui répugne ; il y a plus, elle affirmera sentir une odeur toute autre que celle qu'on lui présente ; et si l'on persiste à la lui faire sentir, elle est prise de mal à la tête, d'envies de vomir, de syncopes. Ici s'offre de nouveau le même phénomène que pour la rétine ; il persiste peut-être encore plus de temps.

La congestion cérébrale produit sur l'odorat l'abolition complète de la faculté de sentir ; et par suite la congestion de la muqueuse nasale, qui donne lieu à de fréquentes épistaxis.

Le goût. C'est une des fonctions qui nous présentent le plus de bizarreries et le plus d'inconstances : la femme grosse éprouve les goûts les plus singuliers ; elle désirera manger des substances qu'elle avait en aversion ; ce seront souvent des matières tout à fait étrangères aux alimens ordinaires : n'en a-t-on pas vu manger du charbon, de la terre ? M. *Spinasse* rapporte, dans sa thèse, l'observation d'une dame qui mangeait le poivre par poignée, et le savourait de même que si c'eût été un mets délicieux ; par intervalle, elle le prenait en guise de tabac. Le goût se trouvant lié à la digestion, je reviendrai nécessaire-

ment sur quelques-unes de ses particularités lorsque je traiterai des modifications de celle-ci.

Le *toucher* ne nous offre rien de remarquable ; il est presque, de toutes les sensations, la seule qui soit affranchie du joug que l'utérus impose à toutes les autres.

Le *plaisir* et la *douleur* terminent l'examen des sensations générales et particulières qu'il nous reste à faire ; tous deux nous présentent assez d'intérêt : ne sommes-nous pas surpris de la facillité avec laquelle ils se produisent, et de leur rapidité à se succéder? C'est la conséquence nécessaire du trouble des sensations, et nous avons vu à quelles erreurs elles peuvent conduire, et quels changemens elles épouvent. M'étendre plus au long sur les conséquences qu'entraînent après elles ces deux sensations, me conduirait à l'examen de l'influence du moral de la femme sur le physique ; je dois y revenir lorsque j'exposerai les troubles des fonctions intellectuelles.

II^e^. GENRE. *Fonctions cérébrales.*

Quelles aberrations dans toutes ces fonctions ! Quelle fausseté dans les perceptions ! Quelle exaltation dans l'imagination ! La femme voit mille fantômes, s'abandonne à mille rêveries ; sa mémoire lui devient infidèle, le jugement se trouve en défaut ; on voit quelquefois ces deux facultés se contre-balancer. *Goubelly* rapporte qu'une dame n'avait le jugement sain que pendant la grossesse, où elle perdait la mémoire ; après ses couches, elle recouvrait la mémoire au détriment du jugement. L'attention ne peut être soutenue long-temps sur la même idée ; et le raisonnement, établi sur un jugement faux, se ressent de cette effervessence générale.

Les passions jouent encore chez les femmes, pendant la grossesse, un rôle bien remarquable par leur exaltation : quelle opiniâtreté dans les volontés et les désirs ! l'amour, la jalousie, la haine, la colère se succèdent tour à tour.

Nous voilà, je crois, arrivés au moment de jeter un coup-d'œil sur l'imagination, les envies, les regards des femmes grosses ; envies auxquelles le vulgaire attache tant d'importance, par l'influence, dit-il, que le fœtus en reçoit. Cette opinion, au reste, est fort ancienne, et elle a été défendue par des médecins célèbres. On trouve dans la Genèse, un trait qui vient à l'appui de cette opinion : Moïse rapporte que Jacob, en entrant au service de Laban, son beau-père, convint avec lui de garder en propriété les brebis qui naîtraient de différentes couleurs ; et qu'en conséquence il exposait des baguettes bigarrées devant les yeux des femmelles pleines, pour augmenter le nombre des portées qui devaient lui revenir.

Quel rôle n'a-t-on pas vu jouer à l'imagination pour soutenir cette opinion; on s'en est servi pour excuser des femmes qui offraient, dans leurs enfans, des preuves d'adultère : *Hippocrate* sauva de la honte une princesse qui avait mis au monde un enfant noir, quoiqu'elle fût parfaitement blanche, ainsi que son mari.

Persina, reine d'Éthiopie, au rapport d'Héliodore, donna le jour à un enfant blanc, quoiqu'elle fût noire, ainsi que le roi Hydaspes, son époux ; et cela, parce qu'elle avait la statue d'Andromède devant sa couche nuptiale. La statue d'Andromède, comme le remarque fort bien l'auteur dont j'emprunte ce fait, semble n'être qu'un voile adroit dont la reine cherchait à couvrir son infidélité ; je crois plus volontiers à l'assistance de quelque courtisan, ce qui explique tout naturellement le phénomène (1).

Tout le monde connaît le célèbre exemple rapporté par *Mallebranche*, d'une femme enceinte regardant rouer un homme ; ce spectacle imprégna tellement d'horreur son imagination, qu'elle mit au monde

---

(1) On a déjà remarqué que les sultanes, les odalisques du sérail de la hautesse turque, au milieu de ces horribles monstres noirs commis à leur garde, n'enfantaient jamais de nègres ; c'est que les Turcs, qui ne plaisantent point sur l'imagination, prennent le bon moyen ; les gardiens sont eunuques

un enfant dont tous les membres étaient rompus comme ceux du supplicié (1).

Ambroise Paré cite encore l'histoire d'un Brabançon qui, s'étant habillé en diable, un jour de fête, proposa à sa femme de lui faire un petit diablotin; celle-ci, y ayant consenti, mit au jour un enfant qui avait la ressemblance de l'image qu'avait prise accidentellement son mari.

Je pourrais rapporter un plus grand nombre d'histoires de ce genre, peut-être plus merveilleuses encore, et dont tous les ouvrages fourmillent; on y verrait jusqu'à quel point des gens, fort dignes de foi du reste, se sont laissé abuser; car ces faits singuliers, pour la plupart, sont appuyés sur le fanatisme et la superstition.

L'influence de l'imagination de la femme sur le fœtus ne doit pas être niée entièrement; je suis loin de dire qu'il faille admettre que tel désir, que la femme n'aura pas satisfait, devra nécessairement imprimer sur l'enfant des marques qui aient plus ou moins de ressemblance avec l'objet qu'elle avait désiré; mais je crois à cette influence, résultat de l'exaltation générale, par suite de la dépendance du système nerveux, qui suspend et active à son gré la circulation : ce qui pourrait peut-être expliquer, je crois, les arrêts de développemens, et ces taches si variées et si nombreuses, qui ne sont autre chose, dans la plupart des cas, que des excès de développemens des capillaires de la peau, ou des différentes parties qui la constituent.

---

(1) Cet exemple, comme le témoigne *Marcot*, a été beaucoup trop orné par son auteur. D'ailleurs les os des membres de cet enfant, loin d'être réellement rompus, pouvaient avoir seulement leurs épyphises non soudées, soit par défaut d'une parfaite ossification, soit par le résultat du virus vénérien, comme il s'en trouve des exemples.

III°. GENRE. *De la locomotion.*

La locomotion, chez la femme enceinte, ne laisse pas d'offrir quelques modifications, non pas tant pour ce qui regarde l'action musculaire, qui n'est ni moindre, ni plus forte, mais relativement aux rapports des os du bassin dans leur contiguité; quelques femmes cependant tombent dans un extrême abattement, et elles ne respirent qu'après le repos, dans lequel elles se complairaient volontiers tout le temps de leur grossesse.

Toutes les symphises du bassin, aux derniers mois qui précèdent l'accouchement, se relâchent, les parties molles se gonflent; chez certaines femmes, l'écartement a pu être porté au point de gêner la progression; à l'examen du bassin, on a pu sentir de la mobilité dans les différentes pièces qui le composent; les tiraillemens des ligamens produisent, lors de la marche, des douleurs assez vives pour forcer la femme à garder le repos. Ce ne sont pas là les seuls changemens qu'on remarque dans la locomotion; il en est un autre plus constant que ceux dont je viens de parler, car lorsqu'ils arrivent ils sont rarement portés aussi loin que je l'ai dit: à mesure que le volume du ventre augmente, la tête, les épaules, se renversent en arrière pour rétablir l'équilibre; cette position doit faire éprouver de la distension aux ligamens antérieurs de la colonne vertébrale, et relâcher les ligamens postérieurs. Suivant le professeur *Maygrier*, l'effet inverse qui arrive à l'époque de l'accouchement, par la position que prend la femme pour aider les contractions de l'utérus, pourraient bien être, chez cette dernière, la cause des violentes douleurs qu'elle éprouve à la région lombaire.

IV°. GENRE. *De la voix.*

Les sympathies des organes générateurs avec la voix sont indubitables; tous les physiologistes font remarquer les changemens singuliers

qui s'opèrent dans la voix à l'époque de la puberté; et souvent lors qu'un état fluxionnaire s'établit sur l'utérus, la voix, par un effet sympathique, s'en trouve modifiée.

Certaines femmes, au temps de leurs règles, ne peuvent chanter; leur voix altérée dans sa clarté, sa flexibilité, s'y refuse.

J'ai observé que plusieurs femmes atteintes de cancer de l'utérus avaient la voix d'une extrême raucité.

Qui n'a pas été surpris de ce phénomène chez les filles publiques? L'excitation et la fluxion permanente des organes génitaux viennent bien à l'appui de cette influence.

Il n'est pas rare de voir des femmes enceintes perdre la voix presque complètement; chez d'autres, elle s'assourdit, se voile, et prend ce caractère de dureté qui la rapproche de celle de l'homme. Toutes ces modifications disparaissent après l'accouchement. Il y a sans doute de nombreuses exceptions : nos théâtres nous offrent tous les jours des actrices, quelquefois fort avancées dans leur grossesse, et dont la pureté de la voix n'est pas sensiblement altérée. Mais ces exceptions ne nuisent en rien à de fréquentes observations qui prouvent évidemment l'influence de l'utérus sur la voix.

FONCTIONS DE LA VIE ORGANIQUE.

1^er^. GENRE. *De la digestion.*

L'estomac est de tous les organes celui dont les rapports sympathiques avec l'utérus sont les plus marqués. Nous n'avons pas besoin de recourir à la grossesse pour en être frappés. Les vomissemens qui accompagnent la métrite, le cancer utérin, et même l'apparition des règles chez quelques femmes; ces faits, dis-je, sont assez fréquemment sous nos yeux, pour nous prouver la sympathie de ces deux organes.

La digestion, chez la femme enceinte, est modifiée dans les différens actes qui concourent à l'accomplir. Nous avons déjà vu les égaremens bizarres du goût. Quels déréglemens dans la faim, l'appétit! Est-il nécessaire de rapporter l'histoire de cette femme des Pays-Bas, qui eut une telle envie de harengs, qu'elle en mangea quatorze cents durant sa grossesse; et, de plus, on ajoute que l'enfant qu'elle mit au monde ne respirait qu'après les harengs.

Le dégoût est porté à l'extrême, tantôt pour des alimens que la femme recherchait avant sa grossesse, tantôt il est presque général. On lit, dans l'ancien Journal de médecine, l'observation d'une femme, bien portante d'ailleurs, qui éprouva constamment l'horreur des boissons pendant les quatre premiers mois de ses onze grossesses.

La mastication est dérangée, l'odontalgie survient, l'insalivation l'accompagne; elle est quelquefois portée assez loin pour constituer un des accidens de la grossesse les plus incommodes, le vomissement enfin vient couronner l'œuvre. Chez plusieurs femmes, c'est vers le matin qu'il a lieu, avant qu'elles n'aient pris aucun aliment; elles rendent simplement des mucosités, des glaires, rarement de la bile. Chez d'autres, au contraire, c'est à la suite de chaque repas; la moindre quantité d'alimens est aussitôt rejetée, et la femme dépérit de jour en jour.

L'estomac, si susceptible dans certains cas, est d'une tolérance extrême, dans d'autres, pour les substances que les envies étranges des femmes lui confient; combien n'en voit-on pas prendre impunément du sel de cuisine, du poivre, des épices de toute espèce, quelquefois en assez grande quantité, et ne se plaindre aucunement d'en être incommodées. D'autres femmes, au contraire, qui ne se seront nourries que d'alimens convenables, et sans excès dans la quantité, indépendamment des autres symptômes, nous les voyons tourmentées de coliques, de diarrhées, de cardialgies et de constipations opiniâtres.

La plupart des phénomènes que je viens de tracer sont observés seulement jusqu'aux trois ou quatre premiers mois de la grossesse.

On voit cependant les vomissemens reparaître vers les deux derniers mois; mais alors ils dépendent de la gêne mécanique qu'éprouve l'estomac par l'utérus, qui, alors arrivé à son maximum de développement, refoule en haut les viscères de l'abdomen.

IIe. GENRE. *De la respiration.*

Les poumons offrent avec l'utérus des effets de sympathies non moins remarquables que ceux de l'estomac. Nous voyons ailleurs qu'aux époques de la grossesse la muqueuse pulmonaire supplée, par une exhalation sanguine, aux suppressions des règles. Eh bien, dans les premiers mois de la grossse, un phénomène analogue s'offre à notre observation : le fœtus trop petit à cette époque pour consommer une quantité de sang égale à celle qui était perdue par les règles, il se déclare des symptômes de pléthore; ajoutons à cela qu'il s'établit alors une toux nerveuse, sans expectoration; qu'elle soit, cette toux, cause ou effet de l'afflux du sang vers la muqueuse pulmonaire, par l'irritation perpétuelle qu'elle y entretient, la femme grosse n'éprouve pas moins des émoptysies quelquefois fort abondantes.

La grossesse étant parvenue au septième mois, d'autres changemens se manifestent dans cette fonction. La matrice, qui a dépassé l'ombilic, refoule en haut les viscères et le diaphragme; la poitrine se dilate transversalement, mais elle perd la faculté de s'agrandir de haut en bas. Si, à ces obstacles, nous joignons la pernicieuse habitude de certaines femmes qui, à cette époque, se serrent encore fortement la poitrine avec leurs corsets, nous ne serons plus étonnés de l'extrême difficulté qui survient alors dans la respiration; elle est précipitée, parce que la poitrine, se dilatant peu, est obligée de se dilater souvent; l'inspiration est difficile, et l'expiration au contraire très-facile; tels sont les changemens qu'éprouve cette fonction.

IIIe. GENRE. *De la circulation.*

Si nous portons nos regards sur la circulation à diverses époques de la grossesse, nous la voyons diversement influencée, et par des causes qui sont aussi différentes. Dans les premiers mois, le cœur, organe central de la circulation, est fréquemment troublé par des palpitations presque continuelles ; alors surviennent des défaillances, des évanouissemens, des syncopes, auxquelles les femmes enceintes sont si sujettes.

Il est à noter que ce n'est jamais qu'à la suite de certaines émotions ou influences morales qu'arrivent ces différens phénomènes ; la matrice n'y concourt que par l'extrême sensibilité qu'elle a imprimée au système cérébral, qui agit à son tour sur le cœur.

Plus tard, c'est-à-dire après les deux ou trois premiers mois, la circulation est activée, la peau est plus colorée, plus chaude ; le pouls est plein, dur ; les veines du cou sont gonflées; la tête se congestionne ; il se déclare des vertiges, des éblouissemens, des tintemens d'oreilles, des assoupissemens, des céphalalgies, et un larmoiement incommode. A mesure que la grossesse avance, la circulation éprouve de la gêne et des entraves ; le cours du sang veineux des parties inférieures laisse des traces des obstacles qu'il subit ; les jambes, les cuisses, les grandes lèvres se gonflent, s'infiltrent. Dans certains cas, il survient des varices, des hémorrhoïdes.

Vient-on à ouvrir la veine chez une femme enceinte, le caillot présente presque constamment une couenne semblable à celle qu'on observe dans les maladies inflammatoires; en outre, il a de l'épaisseur et beaucoup de densité.

IVe. GENRE. *Des exhalations.*

Les différentes espèces d'exhalations nous offrent peut d'intérêt, sous le rapport de leurs sympathies avec l'utérus.

La graisse est diminuée dans certains cas : mais est-ce le défaut d'exhalation ou augmentation d'absorption? Il paraîtrait que c'est l'un et l'autre ; car on voit plusieurs femmes , dont les vomissemens sont très-fréquens et aussitôt après le repas , maigrir à vue d'œil , et , à l'époque où ces vomissemens cessent , engraisser d'une manière remarquable.

La transpiration cutanée est quelquefois suspendue ; la peau est sèche, rude au toucher ; c'est principalement dans ces cas que l'on observe ces taches de couleurs très-variées qui surviennent sur différentes parties du corps, chez les femmes , pendant la grossesse.

Une personne dernièrement me demanda avis sur plusieurs taches de cette nature , qui lui étaient survenues au poignet et sur la face dorsale de la main. Ces taches , d'un brun grisâtre, étaient assez bien circonscrites , et contrastaient assez singulièrement avec la blancheur de la peau qui les entourait. Cette femme était enceinte de quelques mois ; elles ont persisté pendant cinq semaines , temps au bout duquel elles ont disparu.

On a avancé que la transpiration cutanée subissait des changemens dans sa nature , et l'on s'est appuyé sur l'odeur aigre qu'exhalaient les femmes grosses. M. *Desormeaux* est porté à croire que cette opinion est mal fondée , car jamais il n'a reconnu cette odeur particulière dont on parle.

V^e^. GENRE. *Des absorptions.*

Rien de bien remarquable pour cette fonction , sauf quelques légères particularités que je vais noter.

L'absorption du liquide séreux a pu être suspendue;on cite plusieurs cas de femmes affectées d'ascite qui s'était manifestée pendant la grossesse : on remarque à ce sujet que les enfans sont presque tous faibles ; quelques-uns meurent dans l'utérus avant d'être parvenus au terme ordinaire de la gestation , d'autres acquièrent , au contraire ,

autant de forces et de développement que ceux qui sont conçus par les mères les mieux portantes. (*Mauriceau.*)

On rapporte plusieurs épidémies pendant lesquelles les femmes enceintes étaient épargnées.

VI^e^. GENRE. *Des sécrétions.*

Nous allons voir quelques-unes des sécrétions se soumettre à l'influence de l'utérus. Une des plus remarquables, sans doute, est la sécrétion lactée : les organes qui la produisent, vers les premiers mois de la grossesse, quelquefois jusque dès l'instant de la conception, éprouvent des changemens très-curieux ; les mamelles se gonflent, la femme y éprouve de la tension, des élancemens, de la douleur ; indépendamment de ces modifications, on remarque que le mamelon fait plus de saillie, sa couleur et celle de l'auréole qui l'entourent brunissent, et l'on voit les veines paraître davantage, la peau devenir comme transparente, et offrir çà et là quelques éraillures. La sécrétion lactée s'établit d'une manière graduée ; ce n'est dans les premiers jours qu'une sérosité à peine colorée, transparente, d'un goût assez peu agréable, et qui, pour l'enfant, agit comme un laxatif, et favorise la sortie du méconium. L'enfant, s'il n'a pris aucune autre chose avant le sein, trouve cette sérosité agréable ; mais s'il arrive, comme on le fait souvent, qu'on lui ait fait prendre auparavant de l'eau sucrée, lorsqu'on vient à lui présenter le sein, il s'en éloigne, et refuse de se nourrir de ce lait imparfait, qui chez lui remplit un but si important.

Voilà une sécrétion qui s'établit de la manière la plus évidente sous l'influence de l'utérus : cette tendance est si grande, que, dans certains cas de maladie de la matrice, on remarque cette sympathie ; les glandes mammaires se gonflent, offrent de la tension, de la douleur, et la sécrétion du lait s'est quelquefois établie en réalité.

La sécrétion des larmes. La grande susceptibilité des femmes fait que certaines pleurent souvent pendant la gestation, quelquefois même sans qu'on puisse en reconnaître la cause, et malgré toutes les précautions qu'on ait prises pour ne point affecter leur moral.

Les glandes salivaires sont fréquemment affectées. La sécrétion salivaire devient très-abondante ; l'odontalgie est souvent la cause première de ce flux extraordinaire de salive.

La sécrétion biliaire paraît être moindre : on attribue même à cette suppression l'extrême constipation dont les femmes enceintes sont si souvent affectées, et qui, pour le dire en passant, paraît être bien plutôt la cause des hémorrhoïdes dont elles sont tourmentées pour la plupart, que la compression de l'utérus sur les veines hémorrhoïdales.

L'urine, dans sa nature, n'est point modifiée ; cependant quelques auteurs disent que, vers les derniers mois de la gestation, elle devient trouble et dépose. On a cru qu'elle augmentait aussi de quantité : je pense qu'on a pu s'abuser, par le besoin fréquent d'uriner que le poids de la matrice sur la vessie fait éprouver aux femmes à cette époque. Si elles urinent plus souvent, d'un autre côté la quantité d'urine rendue est moindre. Mais si l'urine n'éprouve point de changement, sous le rapport de sa qualité et de sa quantité, il n'en est pas de même quant à son excrétion. La matrice, soit par sa position, soit par son volume, y apporte physiquement des troubles importans à connaître.

L'utérus, en augmentant de volume, presse sur la vessie, gêne sa dilatation, et produit le besoin fréquent d'uriner, état qu'il ne faut pas confondre avec l'incontinence d'urine. Lorsque le bassin est très-spacieux, la matrice, au lieu de s'élever, se renverse en arrière, et constitue alors cette maladie connue sous le nom de *rétroversion.* Dans ce cas, la vessie peut être comprimée : cette compression peut aller au point de l'enflammer; le col se gonfle et l'urine ne peut plus

sortir; il y a alors strangurie. On a cru que cette affection pouvait être la suite de l'âcreté que l'urine avait acquise : la compression, comme on le voit, en donne l'explication suffisante. Il est encore une autre circonstance où l'on observe la strangurie; mais c'est à une époque beaucoup plus avancée de la grossesse. L'utérus, en s'élevant, s'incline en avant, entraîne la vessie, et le col de cet organe se trouve comprimé au-dessus de la symphise du pubis, et la strangurie arrive; dans ce cas, on conçoit combien le cathétérisme doit offrir de difficultés, et devenir même impossible.

La sécrétion du mucus intestinal est quelquefois augmentée. Certaines femmes ont des diarrhées séreuses, qui souvent amènent chez elles l'avortement.

La défécation est souvent entravée par une constipation excessive; d'autres fois, la rétroversion de la matrice peut comprimer le rectum, et empêcher même tout à fait cette fonction.

VII^e. GENRE. *De la nutrition.*

Elle n'est modifiée que par les changemens qui surviennent dans les voies digestives, ses rapports sympathiques avec l'utérus : nous les avons exposés; il ne nous reste rien à en dire.

VIII^e. GENRE. *De la calorification.*

La calorification est augmentée à l'époque de la pléthore générale. La grande sensibilité des femmes les rend plus ou moins impressionnables au froid et à la chaleur. Quelques auteurs n'ont pas été sans s'étonner de la facilité avec laquelle certaines femmes supportent le froid.

Il est assez commun d'en voir se plaindre de chaleurs incommodes à la paume des mains.

Tel est l'exposé des principales modifications de fonctions pendant la grossesse, et de l'influence de l'utérus à cette époque

La grossesse, d'après tous les troubles dont je viens de tracer sommairement l'histoire, ressemblerait plutôt à une maladie qu'à une fonction; mais, il faut le dire, ces troubles, bien que tels que je les aie décrits, sont rarement portés à leur plus haut degré d'intensité.

Tous, ou presque tous, reconnaissent pour point de départ l'ébranlement du système nerveux; et, cela posé, nous ne sommes plus étonnés de voir cette fonction se passer avec tant de calme chez les jeunes femmes de la campagne, et être si orageuse chez nos citadines, nos femmes du monde surtout, dont l'éducation, le genre de vie, favorisent tant le développement de ce système.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit. *Sect.* 5, *aph.* 37.

II.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*,, *aph.* 50.

III.

Quæ in utero gerunt, harum os uteri clausum est. *Ibid.*, *aph.* 50.

IV.

Mulieri in utero gerenti si multum lactis ex mammis fluxerit, infirmum fœtum significat. Si verò solidæ fuerint mammæ, saniorem fœtum significat. *Ibid.*, *aph.* 52.

V.

Recto intestino inflammato, et utero inflammato, et renibus suppuratis, urinæ stillicidium supervenit : hepati autem inflammato, singultus supervenit. *Ibid.*, *aph.* 58.

VI.

Mulieri in utero gerenti, tenesmus supervenient, abortire facit. *Ibid.*, *aph.* 50.